

1

Ne trouvez-vous pas cocasse que dans un pays de gagnants, ma malédiction soit d'avoir un jour gagné? Pas n'importe quel jour, celui de mes sept ans. Ma mère me disait que j'étais très belle et que je n'étais pas trop bête. L'ordre des compliments est important, la forme aussi. J'étais très belle, une affirmation. Je n'étais pas trop bête, une négation. Elle aussi était belle et plutôt intelligente. C'est la raison pour laquelle je ne comprendrai jamais cette journée d'anniversaire ni toutes celles qui ont suivi pendant cinq ans. Enfin si, je comprends maintenant. Je comprends, mais je ne pardonne pas. Je ne pardonnerai jamais.

C'est long cinq ans. Revenons à l'origine. C'est mon anniversaire! ai-je dû m'écrier avec candeur quand je me suis réveillée. C'est mon anniversaire! ai-je dû répéter toute la matinée. J'en ai beaucoup parlé, plus que les années précédentes, pour la simple et bonne raison que ma mère m'annonçait une surprise merveilleuse depuis deux semaines. Je ne l'avais jamais vue aussi fière d'elle, j'aurais dû me méfier. On ne connaît pas suffisamment ses parents lorsqu'on a sept ans. Un sourire mystérieux, une voix qui sonnait faux, et surtout une trop grande impatience à l'évocation de cette journée, j'ai même eu peur qu'elle souffle elle-même sur mes bougies et qu'elle avale mon gâteau en une seule bouchée. J'aurais préféré.

Il n'y aura pas d'amies invitées. Je le comprends lorsque maman se présente avec un grand carton blanc rectangulaire. Normalement on ouvre ses cadeaux lorsque tout le monde est là. C'est plus drôle. Si je dois ouvrir mon paquet seule à midi, c'est qu'il n'y aura pas d'amies. Enfin si, ma mère est là. Elle se pense suffisante, elle s'imagine peut-être qu'elle est ma copine, et pourquoi pas la meilleure tant qu'on y est. Ruban rouge, agrafes, papier de soie, je fais tout sauter. C'est une robe, quelle surprise! Une robe blanche de princesse : perles, dentelles, frous-frous et tralalas, c'est le comble de la joie. Mais pourquoi en faire des tonnes pour une surprise si banale? Eh bien, parce que la surprise n'est pas là. La robe est la première étape de la surprise. La douche et la brosse à cheveux sont la seconde. Il faut se presser, nous allons être en retard. Elle en tremble

au point de m'enfoncer les poils de la brosse dans le cuir chevelu. C'est une belle surprise qui m'humidifie les yeux. Elle est désolée mais il faut vraiment se presser, nous avons rendez-vous avec mon cadeau, ce n'est pas rien.

Une salle polyvalente, une lumière jaune, du carrelage blanc, des fanions multicolores frétilants, nous sommes loin du palais de conte de fées. En parlant de fées, il y en a tout autour de moi. C'est un château moche avec des princesses partout. Les parents sont là, posant des diadèmes, ajustant les ourlets, prenant des photos; ils sont fiers, souriants, angoissés, je les comprends, c'est quelque chose d'être les parents d'une princesse. Cela ne fait-il pas de vous un roi ou une reine?

La mienne, de reine, me tend mon numéro. Elle me conseille. Tu dois seulement marcher délicatement vers le trône, enfin l'estrade. Tu dois sourire mais pas trop, recommande-t-elle, c'est tout, c'est simple. Elle semble rassurée depuis qu'elle est arrivée. Elle croit en mes chances. Pour elle je suis plus belle que les autres. Je vais donc les écraser. Voilà ma surprise, mon cadeau, humilier d'autres petites filles. Sur le moment, je ne vois pas les choses comme ça, évidemment. Et ça marche. Je fais quelques pas, quelques sourires, quelques demi-tours et me voilà reine de beauté. C'est assez simple d'être Cendrillon. Pour une surprise, quelle réussite. Mon titre me donne droit à un cadeau, encore un, un coffret de maquillage. J'ai une coupe, une robe et du rouge à lèvres. Un sacré anniversaire. Quelle

petite fille ne rêve pas d'être la plus belle des princesses ?
Quasiment aucune. Je suis très heureuse, j'ajuste ma
couronne, je suis fière de moi, ma mère ne touche plus terre
et, pourtant, cette victoire est le début de l'enfer.

J'ai souvent changé d'aspect dans ma vie, mais je n'ai jamais changé de prénom ni de nom. Voilà deux choses stables chez moi, mon prénom et mon nom. Ce sont les seules. Elizabeth Vernn, deux mots qui permettent de faire le lien entre ce que je suis aujourd'hui et ce que j'étais à la naissance. Depuis le jour de mes sept ans, mon corps et moi faisons chambre à part. L'éloignement s'est fait progressivement. Nous nous sommes séparés car pour rester bien dans ma tête, il fallait que le jugement des autres sur ma peau ne me concerne plus.

Après ma victoire, en rentrant à la maison, je m'appartenais encore. C'était l'euphorie. Nous avons dansé dans le

salon avec ma mère, sauté partout. Elle m'a couvert de baisers, de compliments, de regards doux. J'étais vraiment la plus belle, pas de doute. Lorsque mon père est rentré, il semblait soulagé de voir que j'avais gagné. Il m'a félicitée, il s'est félicité de la joie qui régnait dans son foyer. Il ne voyait pas souvent son épouse de bonne humeur. Mes parents ne s'entendaient plus vraiment, depuis longtemps. Alors si ce concours de mini-miss couronnait sa fillette et rendait sa femme guillerette, pourquoi s'en priver ?

Domage, en effet, de s'arrêter en si bon chemin. Un titre de princesse ça se défend, ça s'entretient. Avant de quitter le château moche, maman a rafflé tous les formulaires d'inscription et les prospectus de présentation. C'est bien simple, il y a des concours de mini-miss partout et tout le temps. Mais comme je n'étais plus n'importe qui, que je ne pouvais pas m'abaisser à participer à n'importe quoi, la Reine mère a sélectionné une compétition à mon niveau. L'idée me plaisait, pensez donc, j'étais une petite fille anonyme et bien tranquille, une robe, des sourires, une pirouette et me voilà reine de beauté. Pourquoi ne pas recommencer ? J'étais belle, il fallait en profiter. En sortant de l'école nous allions faire les boutiques à la recherche de l'écrin qui me permettrait de briller encore une fois. C'était vraiment sympa. Ma mère me regardait autrement, je me regardais différemment. Notre vie avait changé.

Je n'avais jamais rien gagné auparavant. Je n'avais jamais vraiment cherché à gagner quoi que ce soit d'ailleurs. Je

faisais de mon mieux et ça me convenait. J'étais une bonne élève, sage et sérieuse. J'aimais apprendre, me rendre à l'école tous les matins me plaisait. J'avais des copines, la maîtresse m'appréciait, tout allait bien. En fait, je ne me posais pas de questions sur ma condition, mais forcément lorsqu'on devient une princesse tout change. On le dit, on en parle, on ne peut pas faire autrement, on devient un peu populaire, ça a des avantages. Des inconvénients aussi, ça crée des jalousies, des changements de comportement, on ne peut plus faire comme avant. À la sortie de l'école, certaines mères vous dévorent des yeux, d'autres vous ignorent, quelques-unes vous fusillent du regard. Il y en a une qui est venue dire à ma mère tout le mal qu'elle pensait de mon statut de princesse. Quelle idiote, de quoi je me mêle? ai-je pensé sur le moment. C'est de la jalousie, a conclu ma mère, troublée par les sombres desseins qu'annonçait cette femme pour mon futur. Je repense souvent à elle.

Mais lorsqu'on est sur la rampe de lancement, il est inutile et dangereux de regarder ce qui se passe autour. Il faut regarder devant soi. Et devant nous, c'était trois semaines après ma victoire, une compétition plus élaborée. Il y aurait trois passages et donc trois tenues. Nous avons vécu, ma mère et moi, trois semaines de grâce. Elle me traitait un peu comme son égale, me demandant mon avis, mes envies. Nous regardions des magazines pour observer les poses des mannequins, je les imitais. J'ai réappris à marcher, je me suis entraînée à sourire. Tout ce qu'on fait

naturellement, il fallait le faire différemment. Il fallait le faire mieux. Le vendredi soir en sortant de l'école, nous avons répété encore et encore, jusque très tard. C'était la première fois que je me couchais après minuit. Je me souviens d'une immense fatigue et d'une grande satisfaction en allant au lit. Petit à petit la fatigue sera un simple vide et la satisfaction un lointain souvenir.

La compétition se déroulait dans un bled dont j'ai oublié le nom. C'était assez loin, je me souviens, trois ou quatre heures de route. Le château, géant, était aussi moche que le précédent. Toujours du carrelage blanc, des lumières crues, des murs jaunes, des posters de mini-miss scotchés partout mais à hauteur d'enfant, ça m'avait marquée. On n'était pas seulement en compétition avec les fillettes présentes mais avec les championnes d'avant. Les reines du passé nous regardaient dans les yeux avec un air de défi. Essaie d'être aussi belle que moi si tu en es capable, suggéraient les regards pailletés. L'ambiance n'était pas aussi sympathique que la première fois, c'était plus professionnel. Il s'agissait de se qualifier pour avoir accès au prochain concours. Alors forcément, avec un tel enjeu, personne n'était là pour s'amuser, surtout pas les parents qui rappelaient à leur mini-championne l'importance de la mission, l'enjeu, le prix des tenues, la longueur du trajet, les heures de répétition.

On peut devenir princesse à trois ans, il faut le savoir. C'était déjà le cas il y a très longtemps dans les vieilles

monarchies du Vieux Continent et ça arrive encore au royaume de Floride dans le comté de Miami-Dade. Je l'ai découvert ce jour-là et, pour être sincère, j'ai trouvé ça mignon. Le concours commence par les bébés. C'est bien organisé, leur capacité de concentration est moins forte. Un défilé de mannequins de moins d'un mètre, parfois avec des couches, c'est ravissant. Ils trébuchent, pleurent, sourient, hurlent, éclatent de rire, ils font n'importe quoi. Les bébés n'ont aucune conscience professionnelle. Certains parents le déplorent. La catégorie suivante est plus digne, plus sérieuse, à cinq ans on est grand et plus obéissant. Les chorégraphies sont apprises, plus ou moins appliquées. Je me souviendrai toujours de la numéro trois. Michelle aimait la glace au chocolat, la cuisine mexicaine, adorait écouter de la country avec ses parents et bien sûr voulait un jour devenir Miss America. Peut-être est-ce la cuisine mexicaine, la glace, la démesure de l'objectif final ou tout simplement d'apercevoir son père la filmer et sa mère se ronger les ongles mais la charmante Michelle s'est vidée sur l'estrade. De la merde partout dans ses frous-frous et la musique country qui continuait à brailler. La stupéfaction est telle que personne n'éteint la musique, le spectacle continue et Michelle se sent obligée de remuer les fesses, les bras. Son visage est pourpre, sa robe est marron et elle se dandine en regardant ses parents, le jury. Elle est perdue. Bien entendu tous les enfants rient, certains adultes aussi. Les jurés sont embêtés et la chanson semble ne pas vouloir se terminer. Michelle avait appris une longue chorégraphie,

elle s'accroche à ce qui lui reste de souvenirs, un pas en avant, une main sur la hanche et termine par une révérence en pataugeant dans ses excréments. J'ai ri, comme les autres enfants. Ma mère me dit que ça peut arriver, que ce n'est pas grave, elle semble un peu embarrassée. Le président du jury parle dans son micro, vite et fort, il raconte n'importe quoi pour meubler pendant que le père de Michelle nettoie l'estrade. Elle sera deuxième dauphine, il ne faut pas la décourager, elle peut encore devenir Miss America si elle arrive à contrôler son stress et ses sphincters.

C'est au tour de ma catégorie, la scène est encore humide et sent l'eau de javel. Tout va pour le mieux. La concurrence est rude. À trois ans, ce sont les parents qui décident pour leurs enfants. À sept ans, on entre dans la coproduction. Les enfants sont parfois volontaires, en tout cas ils finissent par l'être, on forme une équipe familiale, ça ne plait pas, on se concentre. Ma voisine a des faux cils et demande avec sérieux à son père de vérifier plusieurs points sur son costume, un bouton menace de se détacher. Vite maman, du fil, une aiguille, il reste deux minutes. Elle est agacée car sa mère ne va pas assez vite. Cette fille me fait peur. Elle gagne. Je suis deuxième.

Tu te rends compte maman, elle a fait caca partout, dis-je en riant dans la voiture. Elle devait être malade, ça arrive me répond-elle. Puis, avec un peu de sévérité, elle constate que nous n'avons pas assez travaillé. En rentrant à la maison,

je me souviens l'avoir entendue dire à mon père, des faux cils sur une gamine de sept ans, non mais t'imagines, certains parents exagèrent. J'aurais des faux cils deux mois plus tard.

«J'aime pas les lundis» a déclaré Brenda Ann Spencer aux flics qui l'ont arrêtée après sept heures de fête foraine sur des cibles humaines. Elle venait de jouer au ball-trap en tirant sur les enfants de l'école qui se trouvaient sous sa fenêtre. Elle a tué le Principal de l'école et le gardien aussi. Je suis née en 1989, dix ans après cette fusillade. Pour Noël, le père de Brenda lui avait offert une carabine 22 long rifle semi-automatique à lunette. Il y a des cadeaux dangereux. La carabine de Brenda a tué deux personnes et blessé une demi-douzaine de gosses. Après la grosse Bertha, la petite Brenda. Ma robe de princesse a fait une victime, mon corps. Les concours de mini-miss ont flingué bien plus de corps que la carabine de Brenda Ann Spencer, une hécatombe

silencieuse. Pendant les cinq ans qu'ont duré ces week-ends de concours, je peux affirmer que j'ai adoré les lundis.

Figurez-vous que je n'étais pas si belle que ça, enfin pas assez. Il y avait toujours plus belle que moi. J'avais un physique de deuxième. Je ne suis plus jamais montée sur la première marche du podium, ce qui me rendait un peu triste, du moins au début, et agaçait la Reine mère. Sans que je ne lui aie rien demandé, elle m'avait foutu un shoot de gloriole en intraveineuse. Comme toutes les drogues, je le vérifierai plus tard, il faut continuer pour maintenir l'euphorie, sinon c'est la descente, la tristesse, le dégoût de soi, et celui des autres aussi, si si. Après des mois de défaites, je me suis mise à détester ma mère, les jurés et toutes les concurrentes. Ce n'est pas avec une carabine que j'aurais réglé ça mais avec un lance-flammes. Si mon père m'en avait offert un pour Noël, j'aurais cramé les châteaux moches et tous leurs habitants. J'aurais transformé les princesses en torches, les jurys en feu de joie et ma mère en chandelle, un *Colombine* enflammé.

Mais au fond de moi je voulais malgré tout y retourner, pour gagner une nouvelle fois. J'ai quand même été volontaire pendant quelques années, j'ai ma part de responsabilité, j'imagine. J'avais une boule dans l'estomac toute la semaine, et je pensais que gagner à nouveau la ferait disparaître. Rien n'est jamais simple avec l'orgueil. Je commençais sérieusement à haïr ma mère mais je voulais encore lui offrir un succès. Je me détestais mais je voulais encore qu'on m'aime.

Il faut dire que la première victoire avait été d'une simplicité incroyable. Je crois que j'avais seulement un peu de fard sur les paupières, préparation rudimentaire. On appelle ça la chance du débutant. Mais après la chance, il faut du travail, des efforts et des artifices. Le travail, ce sont des répétitions tous les soirs après les devoirs, ça va. Les efforts, ce sont des restrictions tous les jours sur tout ce qui est bon, ça passe. Les artifices, c'est plus compliqué. Pour moi ça commençait dès le vendredi soir lorsque le coiffeur de ma mère venait m'épiler les sourcils. On enlève les poils sur les sourcils le vendredi soir car il faut laisser le temps aux rougeurs de disparaître et on en met de faux sur les cils le samedi matin pour que ça tienne bien. Ce type, Warren, était charmant mais quand j'y repense, je me demande ce qu'il se passe dans la tête d'un coiffeur qui applique de la cire sur le front d'une fillette. Que dit-il en quittant son salon ? Je file, j'ai rendez-vous, je vais transformer une petite fille en princesse ? Bon, il fait son métier mais quand même. J'ai appris ce mot plus tard, la déontologie. S'épiler les sourcils, c'est une démarche personnelle, je suppose. Je n'y avais jamais pensé, ma mère trouvait que c'était indispensable. Indispensable était son mot favori. Tout l'était, tout le devenait. Ce mot mettait un terme à toutes les conversations. Le mot magique dégainé pour tout faire accepter. Plus je perdais, plus les choses indispensables devenaient nombreuses. Le vendredi soir donc, Warren me cirait le front et m'arrachait les poils disgracieux. L'enfance est connue pour être une période poilue. Le samedi en fin de

matinée, Warren revenait pour la dernière étape avant que l'on prenne la voiture pour des heures de route. Avant ça, et après le petit-déjeuner, nous faisons une dernière répétition, puis la douche. Parlons-en de la douche. Il s'agit de se nettoyer, n'est-ce pas ? De se laver pour être plus propre. Seulement voilà, au bout d'un moment être propre ne suffisait plus. Il fallait être bronzée, indispensable vous dis-je. Alors après le rinçage du savon, ma mère échangeait son gant contre un spray d'autobronzant. Elle m'aspergeait. C'est comme beaucoup de choses, les premières fois, ça peut être drôle, cette transformation totale de l'apparence en moins d'une heure. Avec un petit rouleau à peinture, elle me peignait. J'étais un mur, elle faisait rouler son cylindre en mousse sur mon corps et ma frimousse. Des litres d'autobronzant appliqués partout, étalés, séchés. La méthode naturelle du soleil sur la peau n'était pas envisageable, trop mauvais pour la santé, ça fait rougir, ça fait gonfler la peau, ça dépend de la météo, alors que l'autobronzant c'est sain, sûr et indispensable. La première fois, ma mère s'était plantée dans les dosages, j'avais la couleur d'un retraité de Floride. Le contraste avec mes dents était délirant. Par décence, nous avons dû annuler ma participation pour cause de maladie. Je brillais, j'avais des reflets, je ressemblais à un donut au chocolat trop huileux, voilà ma maladie. Je me demande souvent si elle a annulé par respect pour moi ou parce qu'elle ne pouvait pas arriver au concours avec un produit défectueux, une princesse frelatée. Je penche pour la deuxième option. Quel propriétaire de

caniche prendrait le risque de se présenter à une compétition avec son champion tout crotté ?

Après l'autobronzant, il y avait l'habillage. Il fallait rester immobile et sage sinon ça voulait dire qu'on ne voulait pas gagner. Eh oui, le chantage est un outil efficace. Tu veux être la plus belle ? Eh bien ne bouge pas. C'est simple. Plus je perdais, moins ma vie de statue du samedi matin était supportable.

Enfin, je perdais, il ne faut pas exagérer. J'étais quand même belle, j'avais des lots de consolation. Ainsi, à huit ans, je me réconfortais en me disant qu'heureusement il y avait des petites filles plus moches que moi. J'étais toujours dans les cinq premières. Il y avait donc à chaque fois une dizaine de filles moins jolies derrière moi. C'est l'origine du drame. Je pouvais y arriver. Quelques années plus tard, j'ai regretté de ne pas être moche. Si je l'avais été, j'aurais eu des week-ends normaux. Ma mère aurait pu comprendre qu'elle avait déconné le jour où je lui ai avoué que j'aurais préféré être moche. J'avais onze ans. Mais non, elle n'a pas compris. Et je n'ai pas envoyé que ce signal, j'ai fait quelques trucs bizarres aussi, j'y reviendrai plus tard. Elle n'était pas stupide pourtant, mais dans ce domaine il y a eu un problème de connexion. Le petit bruit strident de la connexion au serveur a mis des années à résonner dans sa cervelle, avant ça il y a eu un bip qui grésillait dans le vide mais elle n'y a pas fait attention.

Il faut dire qu'il fallait à tout prix quitter la maison le week-end. Mes parents s'engueulaient tellement qu'une journée à l'extérieur offrait à tout le monde une pause nécessaire. Mon pauvre père, que j'ai adoré comme toutes les petites filles, n'était pas mécontent de voir le cortège princier quitter le foyer. Il n'avait pas vraiment tenu les promesses d'une vie luxueuse, il s'était contenté d'offrir à la Reine mère une vie confortable. La Reine mère, de son côté, ne semblait pas lui donner entière satisfaction. Avec toutes ces frustrations, ça braillait sec à la maison. Alors mon père préférait se ruiner en achats de robes, de maquillage, d'essence, de frais d'inscription, il achetait sa tranquillité, une petite fortune. Pendant des années, je l'ai épargné car je voyais du désarroi et de la tristesse dans ses yeux pendant les préparatifs, il avait de la peine pour moi et cette peine me reconfortait. Désormais, je maudis sa faiblesse. Il passait sa vie à gueuler contre ma mère, ses collègues, le temps, les présidents, la banque et ses clients, il aurait pu le faire une fois pour moi. Au lieu de ça, il n'a rien dit pour s'assurer le calme d'un samedi seul à regarder la télé. Il m'a sacrifiée pour son confort. Je le constaterai plus tard, un homme qui crie tout le temps est souvent un homme faible. Le silence est fort.

Je suis injuste, il a fait une chose pour moi. Une de ses relations était responsable de la communication d'une chaîne de magasins d'articles de sport. Pendant trois ans, je suis devenue le mannequin enfant officiel du groupe.

Campagnes d'affichage, prospectus d'été, de rentrée, d'hiver, de Thanksgiving, de Noël, ma frimousse partout, avec un masque de plongée, un kimono, sur un trampoline, en survêtement, en maillot de bain, une raquette à la main, de quoi relancer un peu ma popularité à l'école. Des heures de pose dans un studio chaque année. Je sautais, je courais, je souriais et j'étais dans le magazine des magasins. C'était bien payé, 18 000 dollars par an, je crois. Il a fait une chose pour moi, il s'en est foutu plein les poches. Il s'est largement remboursé l'argent dépensé pour sa tranquillité.